

POINT PROD - YUZU PRODUCTIONS - EKELETIK PRODUCTIONS PRÉSENTENT

LIBRE RUN

to

COURIR N'A PAS TOUJOURS ÉTÉ PERMIS





UN FILM DE PIERRE MORATH

2016 – CH, FR, BE, 99 minutes

Sortie Suisse romande: 24 février 2016

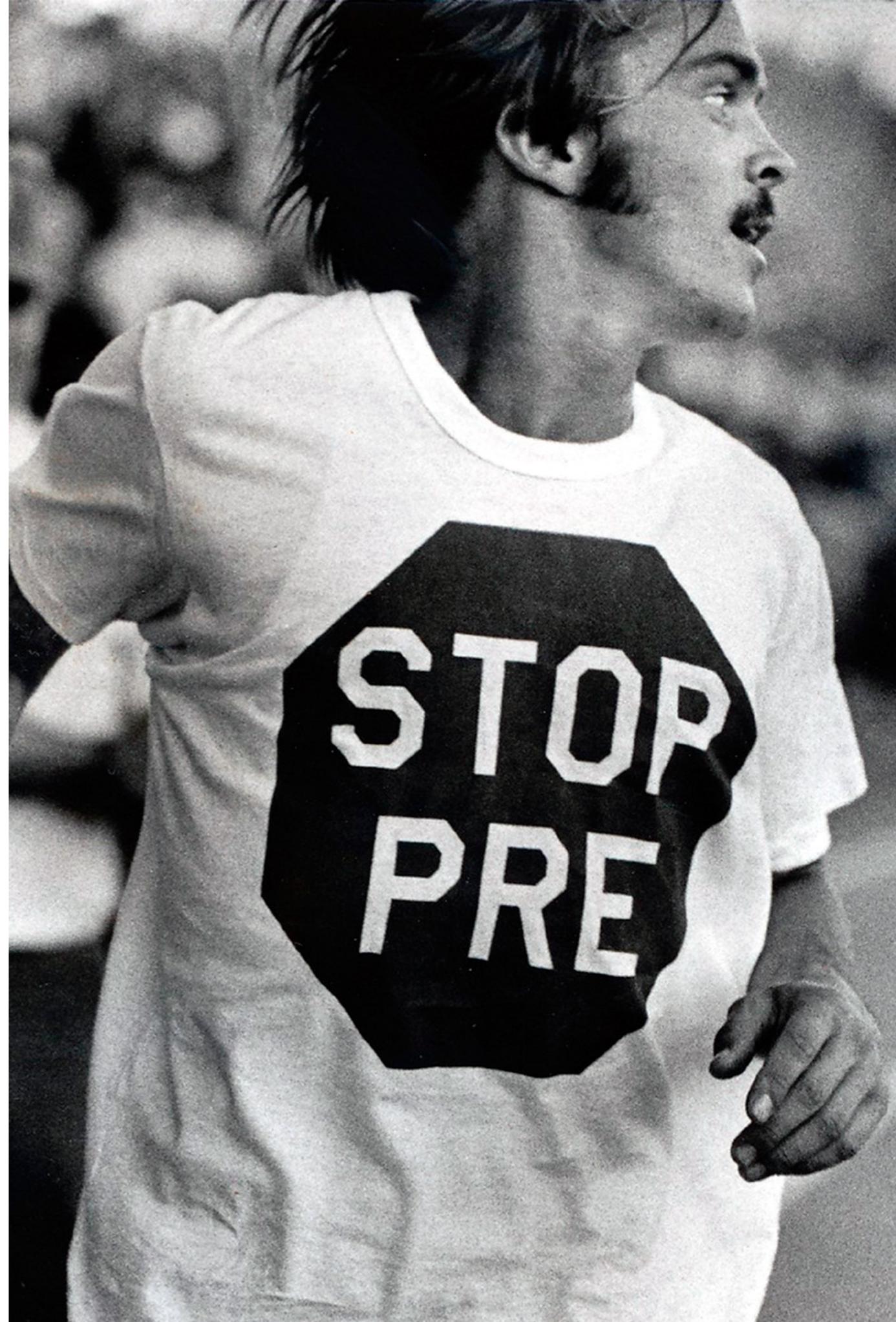
Sortie Suisse allemande: 10 mars 2016

freetorun.ch

Des rues de New York aux sentiers des Alpes suisses, hommes et femmes, champions ou anonymes... Ils sont chaque année des dizaines de millions à courir. Il y a 40 ans, la course à pied était encore considérée comme un acte marginal, une pratique quasi déviante cantonnée aux athlètes masculins et à l'enceinte des stades. «Free to Run» retrace la fabuleuse épopée de ce sport solitaire devenu passion universelle. Le nouveau film de Pierre Morath est un hymne à la gloire de la course libre et de ceux qui la font exister.

TABLE DES MATIERES

SYNOPSIS	4
NOTE DU REALISATEUR	6
BIOGRAPHIE ET FILMOGRAPHIE DU RÉALISATEUR	8
NOTE SUR LES PERSONNAGES	9
ENTRETIEN AVEC PIERRE MORATH	10
CONTACTS	15
CREDITS	16





SYNOPSIS

Il y a à peine 50 ans, la course de fond était une activité puritaine et élitiste, réservée aux seuls hommes, champions de la piste ou aux stakhanovistes du marathon, cette distance de 42 kilomètres héritée d'un mythe antique et que l'on croyait alors faite pour les fous et les masochistes. Ceux qui s'aventuraient à courir dans la nature sans être des champions étaient considérés au mieux comme des excentriques et au pire comme de dangereux subversifs. «Si la police vous voyait courir sur le bord d'une route, ils vous arrêtaient, pensant que vous étiez un délinquant ou un criminel en fuite» racontent, amusés, de nombreux pionniers de la course libre.

Sauf que dans les années 60, l'époque est à la contestation, à la remise en question de l'ordre établi. La course à pied devient un acte de liberté et d'expression de soi-même. Sur les campus des universités américaines, les étudiants se révoltent. En mai 1968, la contestation explose aussi en France, en Suisse et en Europe. La jeunesse ne veut plus se laisser dicter sa conduite, elle entend se libérer des valeurs et des traditions que lui impose la société. La course de fond devient alors l'un des symboles de la contre-culture et du

«flower power».

Courir dans la nature, dans un esprit libre, à la recherche de la sensation et d'un certain mysticisme, s'oppose aux compétitions réservées à une élite sportive et courues sur des pistes fermées devant des arbitres rigides.

Si les hommes étaient montrés du doigt lorsqu'ils sortaient des stades pour fouler le macadam, les femmes, quant à elle, étaient toujours interdites de courses officielles de plus de 800 mètres de distance, jugées dangereuses pour leur santé et leur féminité. En 1967, l'Américaine Kathrine Switzer participe illégalement au marathon de Boston en s'inscrivant sous un nom d'homme pour passer inaperçue. Le directeur du marathon la remarque et se met à lui courir après pour lui arracher son dossard et l'éjecter de la course. Défendue par son fiancé, elle parvient à finir la course. C'est un choc. Switzer devient le symbole féminin du droit à l'égalité dans le sport.

En Suisse, Noël Tamini, le fondateur et rédacteur en chef de la revue «Spiridon» entend parler du phénomène Kathrine Switzer et décide de l'inviter à participer illégalement à la course Morat-Fribourg. Cette initiative fait partie des nombreuses actions du mouvement Spiridon qui incarne en Suisse et en Europe une véritable révolution de la course à pied, une lutte «politique» en

faveur de la course populaire, de la participation de tous et toutes, du plaisir et de la santé. Dans le cadre de ce combat, une guerre impitoyable s'engage avec les institutions officielles de la course, bien décidées à interdire l'organisation des courses libres.

Pendant ce temps là, aux Etats-Unis, la course populaire prend un nouvel essor. Dès 1976, le Marathon de New-York incarne l'évolution fulgurante de la course de fond sur route. Inventée dans l'anonymat par un petit bonhomme génial et visionnaire – Fred Lebow – cette course connaît bientôt un succès incroyable et planétaire en rassemblant plusieurs dizaines de milliers de participants.

Au milieu des années 80, la course libre s'est affirmée et les revendications un peu utopiques des débuts sont désormais en passe de devenir des acquis. Le premier marathon olympique féminin a lieu en 1984. Le jogging se démocratise de plus en plus. Les athlètes ont gagné leur autonomie, n'étant plus forcés de rester cantonnés à l'ingrat statut d'amateurs. Quant au «Mouvement Spiridon», il est à son zénith: le nombre d'épreuves et de coureurs ne cesse d'augmenter. De nos jours, des dizaines de millions de personnes courent à travers le monde. D'un style de vie pratiqué par quelques rebelles, la course à pied est devenue une mode. Les grandes courses ont basculé dans le business et les meilleurs coureurs sont devenus des chasseurs de primes. Certains ne se reconnaissent plus dans cette course au gigantisme et au profit. Dépassé par la révolution qu'il avait lui-même initiée, Noël Tamini, désenchanté, se retire pour s'en aller vivre en ermite du côté de l'Ethiopie.

Les militants de la course populaire ont gagné... et perdu. Faut-il le regretter ou au contraire se réjouir simplement qu'au fil du temps des millions d'hommes et de femmes se soient mis à courir, guidés avant tout par le désir de se faire du bien ? Et comme le conclut si bien Noël Tamini: «Du temps que personne ne nous interdit de courir en forêt à l'heure qu'on veut, la vie est belle».





NOTE DU REALISATEUR

De nos jours, courir est quelque chose de commun. Que l'on soit homme ou femme, jeune ou vieux, mince ou gros, chacun peut se mettre à courir, à participer à des courses même, et personne ne s'en étonne plus.

Il y a à peine 40 ans pourtant, les choses étaient très différentes. La course de fond était une activité puritaine et élitaire, réservée aux seuls champions de la piste ou aux stakhanovistes du marathon, cette distance de 42 kilomètres héritée d'un mythe antique et que l'on croyait alors faites pour les fous et les masochistes.

Ceux qui sans être des champions s'aventuraient à courir dans la nature étaient considérés au mieux comme des excentriques et au pire comme de dangereux subversifs.

De mon côté, j'ai rencontré la course en 1985. J'avais 15 ans. J'avais fait du foot depuis toujours et là je me découvrais des prédispositions pour un sport individuel, qui correspondait beaucoup plus à ma nature profonde. Je me suis mis à courir de plus en plus. Je gagnais des courses, j'allais au bout de moi-même, j'avais un immense plaisir à courir. C'était quelque chose d'instinctif.

De plus en plus de monde courait. Des champions, des anonymes, des tous jeunes, des personnes parfois très âgées. Je pensais que tout le monde avait toujours couru comme ça, librement. Pour se faire du bien, pour rencontrer des gens et faire la fête, pour se fixer des défis personnels et se sentir bien dans son corps.

Ce n'est que plus tard, à la fin des années 1990, que mon métier d'historien m'a amené à m'intéresser à l'histoire récente des coureurs de fond, dans le cadre de la publication d'un livre écrit à quatre mains avec un sociologue.

C'est à ce moment-là aussi que j'ai découvert ce que je ne connaissais jusqu'ici qu'en surface: l'incroyable et méconnue histoire de la course populaire. L'histoire d'une véritable révolution des mentalités, d'une longue lutte pour le droit le plus élémentaire de courir sans être un champion. Une histoire qui s'apparentait aussi, et de façon très troublante, à un miroir puissant des mutations de notre société au cours des 40 dernières années. Une histoire, également, qui se lisait comme un roman, une épopée. Avec ses conflits, ses symboles, ses figures et ses «martyrs».



Le sport avait donc eu, lui aussi, sa révolution sociale. Et la course de fond incarnait mieux que toute autre discipline cette énergie rebelle ! Il y avait là matière à un magnifique film...

De longues années de travail plus tard, FREE TO RUN est désormais là. Prêt à être vu, goûté, savouré, partagé... Une immense saga retraçant épopée invraisemblable et méconnue de la course libre: De la naissance idéaliste et militante du «jogging» à l'explosion du business des courses et des marathons populaires.

Et au-delà, bien au-delà, reflet troublant des métamorphoses de nos sociétés: De la révolution sociale anti autoritaire et la lutte pour l'égalité des sexes engagée à la fin des années 1960 en Europe et en Amérique jusqu'au triomphe de l'individualisme et de la société de consommation, dès les années 1990.

BIOGRAPHIE ET FILMOGRAPHIE DU RÉALISATEUR

Pierre MORATH est un historien, journaliste, ancien athlète d'élite et auteur-réalisateur né en 1970.

Il produit et co-réalise son premier documentaire long métrage en 2005, «Les règles du jeu». Il est suivi par «Togo» en 2008, qui est projeté et récompensé dans plusieurs festivals à travers le monde.

En 2007, il crée sa propre société de production, avec laquelle il produit et réalise «Tu seras champion mon fils» pour la Télévision Suisse en 2008. Depuis 2010, il se concentre sur son travail d'auteur-réalisateur. En 2012, il réalise le film documentaire «Chronique d'une mort oubliée», qui est sélectionné et récompensé dans différents festivals à travers le monde et qui obtient en Suisse le «Prix Catholique des Médias 2013».

Son prochain documentaire, «Free to run», sortira en février 2016.

DOCUMENTAIRES

- 2015 «FREE TO RUN» (auteur-réalisateur), 100'.
- 2012 «CHRONIQUE D'UNE MORT OUBLIÉE» (auteur-réalisateur), 62'.
- 2008 «TU SERAS CHAMPION MON FILS» (auteur-réalisateur), 52'.
- 2008 «TOGO» (auteur et co-réalisateur avec N. Peart), 84'.
- 2005 «LES REGLES DU JEU» (auteur et co-réalisateur avec N. Peart), 101'.

FICTION

- 2012 «FIN DE L'HISTOIRE», (auteur-réalisateur), 17'.



NOTE SUR LES PERSONNAGES

BOBBI GIBB

La première femme à avoir couru le marathon de Boston. Sans dossard, elle était parvenue à finir la course en 1966.

KATHRINE SWITZER

La première femme à avoir couru le marathon de Boston sur inscription officielle (1967). Jock Semple, le directeur du marathon, l'avait alors poursuivi pour lui arracher son dossard et l'exclure de sa course. On se souvient de cet événement comme le point de départ de la révolte des femmes pour obtenir le droit de courir. Kathrine Switzer, quant à elle, est devenue l'une des principales icônes de ce combat.

NOEL TAMINI

Surnommé le poète de Salvan, le Suisse Noël Tamini est le fondateur au début des années 1970 de Spiridon, une revue qui quinze années durant, répand à travers le monde l'esprit nouveau de la course de fond et monte aux barricades pour défendre les grandes causes anti-réactionnaires: la libre pratique pour tous et en particulier pour les femmes, l'émancipation vis-à-vis des systèmes sportifs fédéraux et la liberté d'organiser des courses hors stade.

FRED LEBOW

Drôle de petit bonhomme pourvu d'une folle énergie et d'une créativité sans cesse en éveil, Fred Lebow est le fondateur et l'organisateur historique du Marathon de New York. Il a réussi à faire d'une course d'une centaine de participants au départ, l'épreuve la plus célèbre et la plus convoitée au monde. Il incarne aussi bien l'explosion du succès populaire de la course à pied que son évolution vers le business.

STEVE PREFONTAINE

Coureur américain que l'on appelait le James Dean de la piste, Steve Prefontaine s'est battu pour que le statut d'amateur imposé aux athlètes

– alors interdits de toucher le moindre centime de prime par les toutes puissantes fédérations – soit reconsidéré. Véritable légende du demi-fond aux États-Unis, il est décédé à l'âge de 24 ans dans un accident de voiture.

FRANCK SHORTER

Médaillé d'or au marathon olympique de 1972, Franck Shorter a radicalement transformé la réception populaire de cette discipline. Son élégance, son contrôle et son style décontracté ont su faire oublier l'image dangereuse et nocive traditionnellement associée au marathon.





ENTRETIEN AVEC PIERRE MORATH

FREE TO RUN: quand l'histoire d'un sport éclaire celle de toute une génération

Propos recueillis par Raphaël Chatterton

Au premier abord, on a du mal à saisir le lien entre course à pied et liberté. Qu'est-ce que ça veut dire: «courir n'a pas toujours été permis» ?

Ça peut paraître en effet inimaginable, mais on a dû se battre pour obtenir le simple droit de courir. Ce droit primaire est tellement acquis, tellement évident aujourd'hui, que personne ne pense qu'il y a moins de 40 ans, les femmes n'avaient pas le droit de courir en compétition ou que les gens étaient mal vus quand ils courraient dans la rue. Les spectateurs qui regardent le film pour la première fois n'en croient par leurs yeux quand ils apprennent que le premier marathon olympique féminin a eu lieu en 1984... 1984, c'était hier! Tout le monde est proche de ça, même les plus jeunes.

Et comment expliquer que cette histoire soit si méconnue ?

Je pense qu'une fois qu'on acquiert les choses, on les oublie vite. On vit à une

époque où le sens de l'histoire se perd peu à peu. L'information de masse, quant à elle, est complètement saturée. Elle est de plus en plus pléthorique, se transmet de plus en plus vite, se répète sur toute une panoplie de différents médias... Il y a une quantité d'informations à gérer qui ne cesse de grandir, ce qui fait qu'à un certain moment, les «disques durs de l'humanité» saturent. Et nos racines, notre passé, s'oublie progressivement au profit de l'actualité. Pourtant, il n'y a rien de plus important que notre histoire pour comprendre et réagir face aux problématiques de notre temps. Il y a des pays où ce film devrait être montré aujourd'hui, justement à cause de l'aspect militant et avant-gardiste qu'il véhicule. Ces pays où on empêche les individualités de s'exprimer, où les femmes ne sont pas mises au même niveau que les hommes, où l'interdiction fait partie du quotidien.

On pourrait s'attendre à un film bien différent sur l'histoire de la course à pied. Ici, il n'y a pas de compétition, pas de records, pas de podium, pas de médailles...

Ce n'est pas un film sur des champions. Ici, les champions traversent le film comme des vecteurs de quelque chose de plus grand. On ne voit pas Franck Shorter et Steve Prefontaine parce qu'ils ont gagné des médailles, mais parce qu'ils ont tous deux transformé l'image et l'histoire de la course

à pied. D'ailleurs, beaucoup des personnages principaux de ce film sont de piètres coureurs. Ce sont des gens qui ont milité pour le droit de courir, qui ont participé à la mutation de ce sport, mais qui sont eux-mêmes des coureurs lambda. Mon film est tout sauf un film sur la performance. Avant cette révolution que je tente de faire revivre, si tu faisais de la course à pied, ça ne valait la peine que si t'étais un champion. Certains on dit «non» et se sont mis à courir dans la rue, à leur rythme, en solitaire, dans l'anonymat. Et ce sont ces gens-là, les véritables «champions» du film.

Mais «Free to Run» est-il dès lors quand même un film de sport ?

Je ne pense pas. J'espère sincèrement que ce film dépasse de loin la course à pied. Mon souhait est d'ailleurs que son visionnement génère des débats même dans le milieu scolaire, qu'il facilite des questionnements sur des questions essentielles comme la liberté individuelle, l'évolution de la société occidentale depuis les Lumières, le rapport entre l'individualisme et la masse, la place des femmes ou de toute minorité dans une société, etc.

À vrai dire, si les gens ont le sentiment de voir un film qui dépasse le sport, c'est peut-être que j'aurais un petit peu gagné mon combat en tant que réalisateur. Je disais que les champions étaient dans mon film vecteurs de

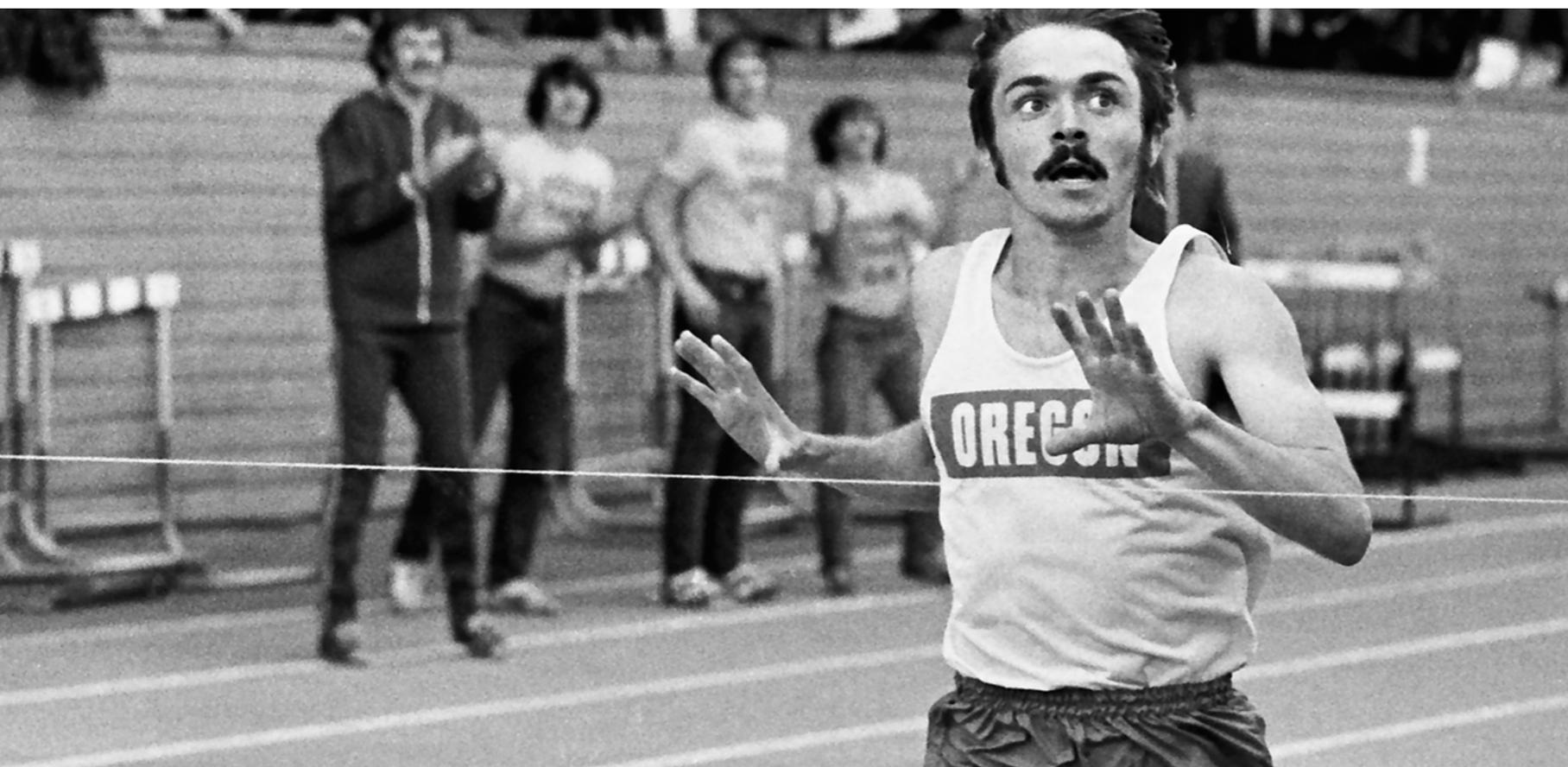
valeurs les dépassant; je dirais la même chose du thème: dans mon film, le sport est vecteur de thèmes plus sociologiques et généraux.

On ressent en effet cette volonté d'utiliser le sport comme une sorte de prisme pour observer les évolutions sociales et économiques de ces 50 dernières années. Aviez-vous envisagé cette approche depuis le début ?

C'est mon point de départ. J'adore cet effet de miroir que l'on peut créer entre la société et le sport. Je l'avais d'ailleurs déjà esquissé dans mes films précédents, que ce soit dans «Les Règles du Jeu» ou dans «Togo», où le sport n'était jamais pris en compte comme objet unique, mais plutôt comme un outil servant à méditer sur des sujets de sociétés. Le sport n'est finalement qu'un prétexte, un prétexte vivant, entraînant, visuel et multidimensionnel, permettant d'éclairer d'autres aspects de la vie. Et je pense qu'avec «Free to Run» et l'histoire de la course à pied, on atteint véritablement une forme de plénitude de cet effet de miroir.

Pourquoi cela ? En quoi l'histoire de la course à pied incarne-t-elle si bien celle de ces 50 dernières années ?

Parce que la course à pied, au départ, c'est quoi ? C'est une pratique parmi tant d'autres qui a permis à toute une génération de s'affirmer en tant



qu'individu. Roger Robinson – l'un des intervenants du film – nous le dit: «c'était une époque où chacun s'est mis à faire «son truc». Faire son truc, ça pouvait vouloir dire aller à Woodstock, prendre de la drogue, militer contre la guerre du Vietnam, partir pour Katmandou en bus VW... Ça voulait dire essayer de vivre autrement, essayer de casser un peu le carcan des 30 glorieuses, s'opposer à l'autoritarisme, qu'il soit éducatif, familial, patriarcal ou religieux. Et courir faisait clairement partie de ces trucs, justement parce que c'était mal vu, voire interdit, par la société bien pensante et conservatrice de l'époque. C'était la recherche d'un espace de liberté individuelle.

Le titre de travail de «Free to Run», c'était d'ailleurs «On the Road», un hommage direct au roman de Jack Kerouac, figure emblématique de la Beat Generation.

Oui, au départ le projet était inscrit sous ce nom pour faire justement écho à cette Beat Generation. Mais aussi parce que «On the road» avait un deuxième niveau de lecture, cette fois directement lié au mouvement de libéralisation de la course à pied. «On the Road», c'est le mouvement vers la route, c'est un mouvement qui va de la piste, enfermée dans un stade, à la route. Là, on sort, on prend des sentiers publics qui sont beaucoup plus improbables, qui sont beaucoup plus libres. Des chemins qui ne sont pas définis. Il y a des routes, des carrefours, des voitures, des personnes qui ne courent pas! «On the Road», c'était donc à la fois l'héritier de cette Beat Generation et une image pour parler de ce mouvement vers la course sur route.

Mais finalement, le film s'appelle «Free to Run».

Oui, parce que la dimension de liberté a pris de plus en plus de force, de plus en plus de sens. Plus le projet avançait, plus cette liberté s'affirmait et devenait légitime en tant qu'épicentre du film. Et puis il fallait un titre qui nous ramenait au mouvement. «Free to Run» répondait clairement à ce critère. L'intonation de ces trois mots mis l'un à côté de l'autre nous renvoie directement à cette énergie et à cette dramaturgie du mouvement.

Le médium artistique du mouvement, c'est justement le cinéma. On trouve d'ailleurs un homme en train de courir parmi les toutes premières images animées de l'histoire du cinéma. Y avait-il un meilleur médium artistique pour

raconter l'histoire de la course à pied ?

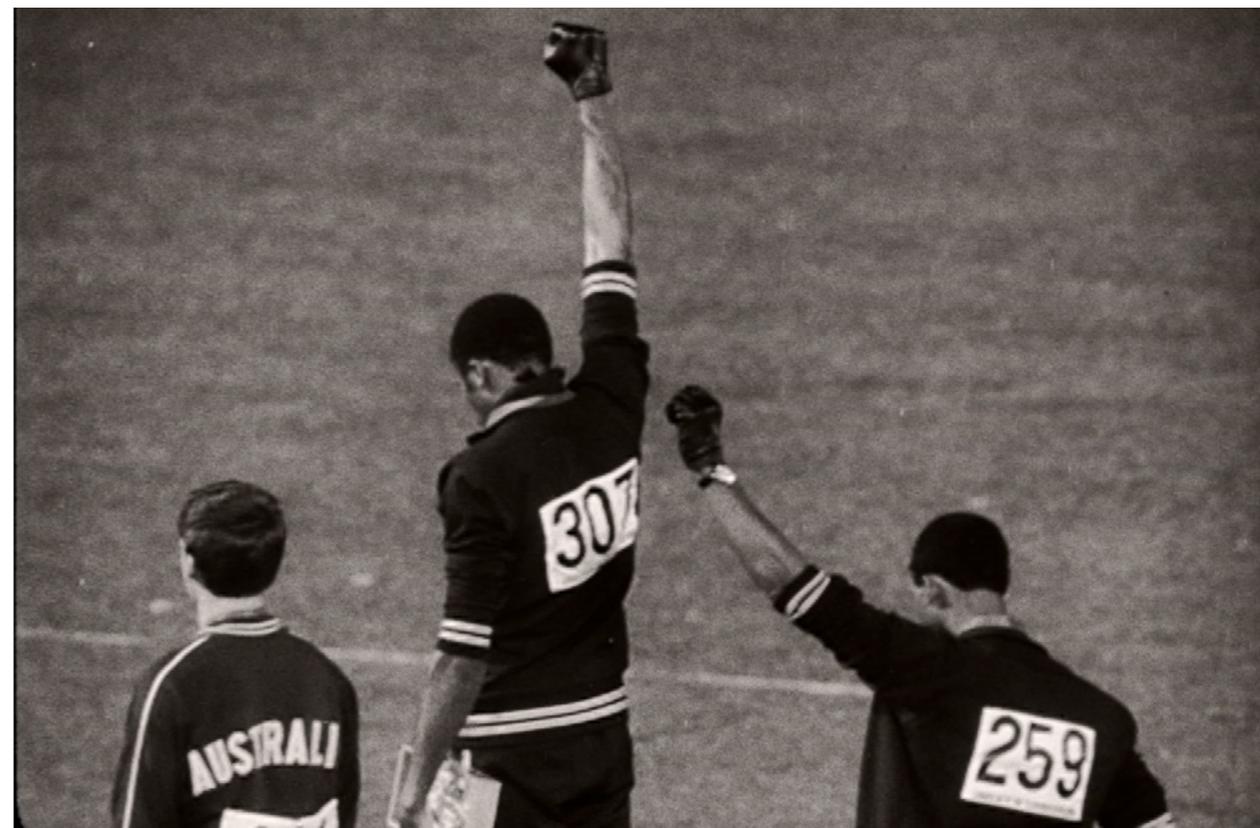
C'est clairement une histoire qui se regarde. Le point de départ de ce film date d'ailleurs d'il y a 13 ans, lorsque j'écrivais un livre sur les 30 ans de la Course de l'Escalade. J'avais alors essayé de retracer l'histoire de cette course, d'expliquer l'origine de ses valeurs et de son idéalisme. Et au fur et à mesure que j'écrivais ce livre, je me disais qu'il y avait un film à faire sur ce sujet. Après, pour cela, il fallait des images d'archives...

Parlons justement de ces archives. Il semble y avoir eu un véritable travail d'archéologue pour illustrer cette histoire.

Les archives, c'est quelque chose de colossal. C'est 500 000 \$ de dépenses, sachant que la vente et l'utilisation d'images d'archives est devenu un véritable business pour les télévisions et les fonds d'archives. Pour obtenir les droits cinéma d'archives olympiques, la négociation commence à 20'000\$ la minute. On est finalement arrivés à la table de montage avec une sélection de 600 films d'archives différents, soit environ 6000 minutes de film... C'était un travail de titan.

Et comme tout bon archéologue, on tombe à un moment ou à un autre sur une découverte inespérée. Avez-vous vécu ce genre de découverte ?

La découverte incroyable, c'est une archive sur un événement qui avait





pourtant déjà été maintes fois relaté: cette fameuse fois, en 1967, où le directeur du marathon de Boston a poursuivi Katherine Switzer à la hauteur du panneau des 2 miles pour lui arracher son dossard et l'exclure de sa course... Cet événement a été le point de départ de la révolte des femmes pour obtenir le droit de courir. Pourtant, jusqu'ici, on n'avait eu que des photos pour l'illustrer... Et il se trouve qu'un beau jour, l'archiviste américaine qui travaillait sur «Free to Run» a découvert un film, qui plus est en couleur, dans les archives de la chaîne NBC... Au moment où on découvre une telle archive, oui on se retrouve un peu dans la peau du petit garçon qui voulait être égyptologue et découvrir la tombe de Toutankhamon.

Le film suit une évolution chronologique et se conclue à notre époque. Aujourd'hui, c'est pratiquement impossible de se balader dans la rue sans croiser quelqu'un en train de faire son jogging. On semble pourtant s'être bien éloignés des belles valeurs idéalistes des années 60...

On a gagné beaucoup de choses. La liberté de courir est devenue un acquis, mais peut être qu'on a aussi perdu quelque chose en retour... On ne court plus de la même manière. On a perdu à la fois une certaine forme de légèreté et de

militantisme dans cet acte de courir. Il y a 40 ans, on était montré du doigt quand on courait dans l'espace public. Aujourd'hui, on est montré du doigt quand on ne court pas. On est passé de cette course idéaliste et rebelle, libératrice du corps, de l'esprit et des droits civiques, à une sorte d'hyperhygiénisme de l'ordre du politiquement correct. Aujourd'hui, il faut être bien, il faut être beau, il faut être fin, il faut être en bonne santé, il faut avoir le teint rose, il faut faire du sport... Il faut faire de la course à pied. Avant, on luttait contre des atteintes à la liberté qui étaient flagrantes. Aujourd'hui, on est face à un pouvoir beaucoup plus fort, parce que beaucoup plus subtile. Cette course à pied a été l'objet d'énormément de récupérations, dès le moment où elle est potentiellement devenue, du fait de l'immense pratique qu'elle induit, une espèce de poule aux œufs d'or pour les marchands de notre temps.

Vous n'avez pas eu peur de décevoir ou de culpabiliser les coureurs contemporains avec cette conclusion désenchantée?

On s'est justement beaucoup posé la question. Mais je suis convaincu que c'est un message nécessaire à la construction de «Free to Run». L'idée n'est pas de montrer du doigt qui que ce soit, mais plutôt d'inviter chacun à réfléchir sur ce conflit de valeur au sein même de la pratique de la course à

ped. Je vis moi-même certains paradoxes vis-à-vis de ce conflit de valeurs: je suis historien du sport, mais j'ai des magasins de sport et je vends des chaussures de course. L'essentiel, c'est de prendre conscience de l'état des choses, de savoir d'où on vient et peut être de finir par retrouver à l'intérieur de soi, la manière la plus authentique de courir. Car même s'il y a une forme de récupération de ce sport, il restera toujours cet acte pour soi, en soi et pour soi. Et ça, ça n'a pas de temps, ça n'a pas d'âge, c'est à la fois personnel et intemporel.



CONTACTS

Distributions suisse

Outside the box
Rue de la Savonnerie, 4
1020 Renens - Switzerland
www.outsidethebox.com

Acquisition programmation

Olivier Müller
olivier@super-market.ch
+41 78 890 57 04

Presse et partenariats

suisse alémanique

Christian Ströhle
christian@super-market.ch
+41 79 390 4769

Presse et partenariats

suisse romande

Thierry Spicher
thierry.spicher@boxproductions.ch
+41 79 669 54 22

Production Suisse

Point Prod
Jean-Marc Fröhle
41b route des Jeunes
CH 1227 Genève - Switzerland
jean-marc.frohle@pointprod.ch
T +41 22 596 45 54
www.pointprod.ch

Production France

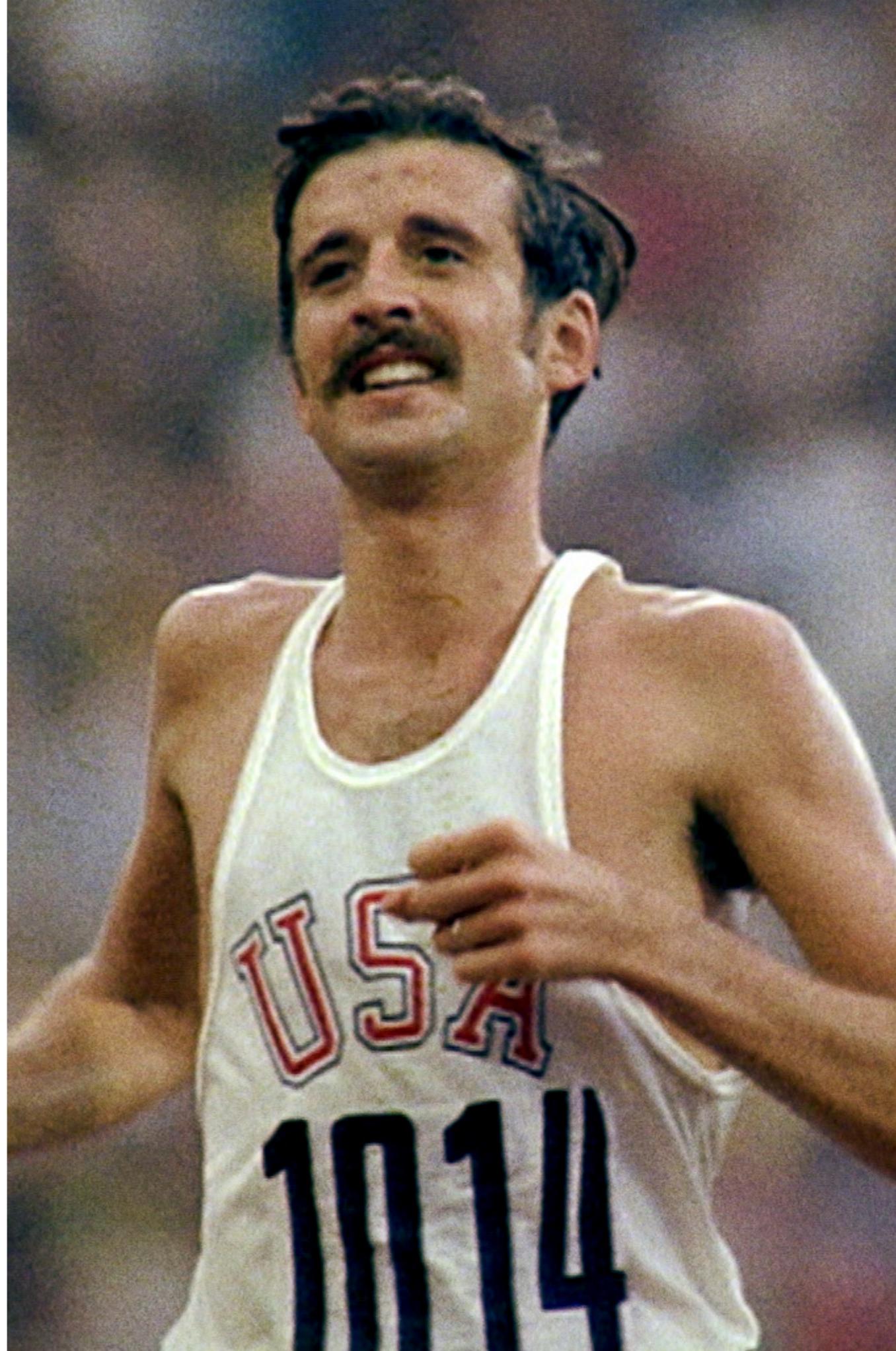
YUZU Productions
Fabrice Estève & Christian Popp
30 rue du Colonel Delorme
F 93100 Montreuil - France
f.esteve@yuzu-productions.com
c.popp@yuzu-productions.com
T +33 6 87 47 22 27
www.yuzu-productions.com

Production Belgique

Eklektik Productions
Marie Besson
3 Avenue du Roi 108
1190 Bruxelles - Belgium
T +32 2 534 75 95
marie@eklektik.be
www.eklektik.be

Ventes internationales

Jour2Fête
Samuel Blanc
9 rue Ambroise Thomas
75009 Paris
samuel.blanc@jour2fete.com
T. +33 1 40 22 92 15
www.jour2fete.com



CREDITS

Image et montage

Son

Musiques originales

Narration française

Graphisme et animations

Archives

Montage son

Mixage

Etalonnage

Production déléguée

Producteurs associés

Production exécutive

Une production

En coproduction avec

Avec le soutien de

Distribution Suisse

Ventes internationales

Thomas Queille

Nicolas Samarine

Kevin Queille / Polar

Philippe Torreton

Ramon and Pedro

Prudence Arndt / Deborah Ford /

Eléonore Boissinot

Jean-François Levillain

Philippe Charbonnel

Xavier Pique

Jean-Marc Fröhle - Fabrice Estève -

Marie Besson

David Rihs / Christian Popp / Samuel Tilman

Fabrice Estève

Suisse / France / Belgique

Radio Télévision Suisse (RTS) - ARTE France

Cinéma - RTBF (Télévision Belge) - Proximus

l'Office Fédéral de la Culture - du Centre du

Cinéma et de l'Audiovisuel - de la Fédération

- Wallonie-Bruxelles et de Voo - de Cinéforum et

la Loterie Romande - du fonds culturel

Suissimage - de Succès Cinéma - de Succès

Passage Antenne

Outside the box

Jour2Fête



Point prod



Point prod

YUZU
Productions

ekladik
Productions

arte C NEMA

RTS Radio Télévision Suisse

rtbf .be

prodigimus

F3
FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

 Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

Département fédéral de l'intérieur DFI
Office fédéral de la culture OFC

LOTÉRIE ROMANDE

cineforum

suissimage
Office fédéral de la culture
Productions romandes
Productions suisses
Productions wallonnes

jour 2fête

la 1ère
HD

Le Matin
Dimanche

TOURISME POURTOUS

OUTSIDE THE BOX